Revue Congolaise des Sciences Humaines et Sociales
Site web : http://recosh.cresh-rdc.org

ISSN :2957-6385 (print), ISSN : 2957-6393 (online)
https:/www. doi.org/10.59189/crsh20260411

Les représentations sociales de la défaite électorale au Gabon : cas des présidentielles

Social Perceptions of Electoral Defeat in Gabon: The Case of the Presidential Elections

Archange Bissue Bi-Nze[1]

1 Institut des sciences politiques Louvain-Europe, Université catholique de Louvain. bissue-binze@gmail.com Place Montesquieu 1 bte L2.08.07 - 1348 Louvain-la-Neuve/Belgique

Résumé. *Lors des élections présidentielles au Gabon, comment les populations-électeurs agissent-elles face à la défaite d'un candidat de l'opposition/indépendant (ex : Jean Ping) ? Deux groupes s'opposent à ce sujet. Les partisans vivent la défaite en la refusant au départ (négation des résultats et frustration), puis en reconsidérant leur position (désaveu du candidat battu et désespoir d'une alternance politique), et enfin, ils l'admettent (résignation volontaire et acceptation des résultats). Les non-partisans ne se sentent aucunement concernés par la défaite, car disent-ils, elle s'inscrit dans la normalité des élections (banalisation) et elle ne concerne que le candidat battu (auto-exclusion), qui s'est engagé dans cette compétition à laquelle il n'y a qu'un vainqueur. Ainsi, il ressort que durant les présidentielles, la population gabonaise est globalement polarisée entre les pessimistes (non-partisans), convaincus que les présidentielles sont des parodies et les optimistes (partisans), qui croient à un plausible changement. Dans cette réflexion, nous avons convoqué le prisme théorique des représentations sociales, ainsi que la psychologie des foules et la méthode qualitative en tant qu'approches méthodologiques pour saisir ce fait social.*

Mots-clés : *Gabon, élections présidentielles, défaite électorale, partisans, non-partisans, représentations sociales.*

Abstract. *During the presidential elections in Gabon, how do voters react to the defeat of an opposition/independent candidate (e.g., Jean Ping) ? Two groups oppose this issue. Supporters experience defeat by initially rejecting it (denial of the results and frustration), then by reconsidering their position (disavowal of the defeated candidate and despair of a political change), and finally, they admit it (voluntary resignation and acceptance of the results). Non-supporters feel no concern at all about the defeat, because, they say, it is part of the normality of elections (trivialization) and it only concerns the defeated candidate (self-exclusion), who has entered this competition in which there is only one winner. Thus, it appears that during the presidential elections, the Gabonese population is generally polarized between pessimists (non-partisans), convinced that the presidential elections are parodies, and optimists (partisans), who believe in a plausible change. In this reflection, we have called upon the theoretical prism of social representations, as well as crowd psychology and the qualitative method as methodological approaches to grasp this social fact.*

Keywords: *Gabon, presidential elections, electoral defeat, partisans, non-partisans, social representations.*

OPEN ACCESS

Received: 05 june 2025
Accepted: 07 june 2026
Available online: 19 september 2026

Introduction

En tant qu'objet d'étude, la défaite électorale (Louault et Pellen, 2019) peut être saisie sous divers angles, entre autres : les raisons de la défaite d'un candidat, la violence postélectorale (Omgba Abouga et Mballa Onana, 2023), le sort des battus (Ngodi, 2023), les trajectoires des battus, la défaite refusée (Myers Gallardo et Louault, 2019) et la défaite acceptée (Bombela Bombela, 2023, 6). Ces éléments sont observables lors des présidentielles dans plusieurs États à travers le monde.

En Afrique subsaharienne, la défaite électorale est moins examinée par les politistes (Bombela Bombela, 2023, 16) francophones. Si, lorsqu'ils s'y intéressent, ils circonscrivent leurs analyses autour des perdants, des actes de violence ou des métamorphoses politiques consécutives, une attention particulière n'est quasiment pas accordée aux perceptions et aux représentations sociales (individuelles et collectives) relatives à la défaite et à son vécu par les populations-électeurs dans une temporalité futuriste (court, moyen, long terme). Dans cette perspective, notre contribution vient, en partie, combler ce vide dans la littérature.

À ce titre, comment penser la défaite en politique alors que ce qui se présente comme une défaite pour les uns, peut être une victoire pour les autres ? Tel est le dilemme que doit affronter le chercheur qui questionne ce concept polysémique.

Au regard des productions scientifiques y relative, la défaite électorale devient parmi les notions dont le champ lexical est florissant. C'est avant tout un échec politique. C'est aussi une perte dans une compétition politique. Il faut la saisir, d'une part, comme une interruption momentanée d'une projection politique et, d'autre part, comme un rejet du projet ou de l'offre politique d'un candidat ou du candidat lui-même. En outre, la défaite électorale se manifeste par un sentiment de déception sociologique, psychologique et politique, qui entraîne une autocritique des sujets qui la subissent.

Concrètement, la défaite électorale renvoie à l'effondrement d'une projection, vers ce en quoi candidats et partisans croient. Elle remet en cause l'espoir de tirer un profit (symbolique, financier, matériel, etc.) suite à la victoire à l'élection présidentielle. Les personnes qui sont concernées la vivent différemment.

Pour les candidats, alors que certains y voient un passage "obligatoire" sur l'itinéraire politique (Louault et Pellen, 2019, 7), d'autres la prennent comme un ralentissement de leur carrière politique (Pacześniak, Bachryj-Krzywaźnia et Kaczorowska, 2022, 43), et d'autres encore y décèlent un test de leur poids politique à partir du pourcentage obtenu. Pour les partisans, la défaite n'est pas facile à admettre. Elle soulève tous les schèmes de perceptions à travers lesquels ceux-ci observent le jeu politique dans leur pays.

Le temps de la défaite est une période d'extériorisation des idées reçues et préconçues, c'est le moment de plusieurs représentations, car la défaite traduit souvent aussi bien, celle d'un parti ou d'une coalition, que celle d'une mobilisation ou de nombreux soutiens (Hastings, 2019, 190). D'où seront examinées, les représentations sociales de la défaite électorale.

Soulignons que les représentations sociales sont « un ensemble organisé d'informations, d'opinions, d'attitudes et de croyances […] socialement produite […] marquée par des valeurs […] et à l'histoire du groupe qui [en fait] un élément essentiel de sa vision du monde » (Abric, 2003, 59). Elles « sont des systèmes de connaissances et de pratiques sociales ». De même, elles « fournissent la lentille à travers laquelle on peut voir et créer des réalités sociales et politiques, arbitrer les relations des gens avec ces mondes sociopolitiques et défendre les identités culturelles et politiques ». On comprend que les représentations sociales sont, de ce fait, « essentielles pour conceptualiser la participation comme l'activité qui situe les individus et les groupes sociaux dans leur monde sociopolitique » (Howarth, Andreouli et Kessi, 2014).

En Afrique subsaharienne, la période électorale est celle pendant laquelle nous observons diverses représentations sociales. Lors des élections prési-

dentielles, particulièrement, elles permettent de comprendre les prises de position sur le choix des candidats et la polarisation populaire autour des présidentielles et de la défaite électorale. Notre objectif est de montrer, dans le cadre des élections présidentielles au Gabon, les représentations des partisans et des non-partisans autour de la défaite et, partant, des présidentielles.

Rappelons que depuis la troisième vague de démocratisation, le Gabon a connu six élections présidentielles (1993, 1998, 2005, 2009, 2016, 2023). Celles-ci s'ensuivirent de contestations. Ces crises sont sous-tendues par des représentations mettant en avant « une longue tradition du soupçon » (Enongoué, 2019, 250-254) à la fraude électorale (Dawson, 2022), principale stratégie à laquelle s'adonnent le plus souvent les partis au pouvoir en Afrique subsaharienne pour conserver celui-ci (Souaré, 2017, 108 et 111-113).

Par la routinisation des présidentielles entachées de zones d'ombres, on constate diachroniquement un immobilisme politique (Ndombet, 2015, 13). Au Gabon, le renouveau démocratique (Ndombet, 2009) n'a pas enrayé certaines pratiques de la période du parti unique (Ndombet, 2015, 20). C'est pourquoi, à chaque présidentielle, il y a un feedback pour les uns, les non-partisans, que « rien ne changera », et de l'espoir pour les autres, les partisans du slogan le « changement, c'est maintenant ».

Par conséquent, à la proclamation des résultats des présidentielles susmentionnées, le candidat d'un seul parti politique, le Parti démocratique gabonais (PDG), au pouvoir depuis 1968, est toujours sorti vainqueur. Les réactions qui se produisent à travers le pays sont symptomatiques du « climat électorale » (Enongoué, 2019, 248-249) et des représentations sociales des partisans et des non-partisans autour des élections présidentielles au Gabon. Ainsi, se pose le problème des perceptions et des attitudes différenciées des populations-électeurs sur une réalité sociologique, psychologique et politique prégnante à la proclamation des résultats du scrutin : la défaite électorale (Louault et Pellen, 2019, 8 et 18).

Dès lors, que représente la défaite électorale d'un candidat de l'opposition/indépendant de premier plan pour les populations gabonaises ? Ont-elles la même interprétation et ressenti envers celle-ci ? Pourquoi les représentations oscillent entre celles qui annoncent la défaite et celles qui espèrent à la victoire ? En quoi les représentations sociales renseigneraient-elles sur les postures permettant de saisir la polarisation des populations-électeurs autour de la défaite électorale issue des élections présidentielles ? Nous soutenons que les représentations sociales de la défaite électorale au Gabon, traduisent les conceptions changeantes des populations-électeurs gabonaises et leurs perceptions vis-à-vis du parti au pouvoir, des candidats de l'opposition/indépendants et des présidentielles.

Si nous empruntons les représentations sociales en tant que perspective théorique, la psychologie des foules, de Gustave Le Bon, est utile comme approche d'une part. Elle sert à examiner les comportements sociaux et à comprendre la dynamique de groupes (partisans et non-partisans) devant un fait social (défaite électorale), en se fondant sur divers paramètres : dans la foule, plusieurs personnes sont influencées par les opinions des autres (*suggestibilité*) ; nombreuses parmi elles sont invisibilisées peu importe ce qu'elles font (*perte de la responsabilité individuelle*) ; le climat variant dans un contexte spécifique (l'élection présidentielle) se répercute sur le comportement habituel de l'individu (*transformation de la personnalité*) avec la diffusion rapide d'opinions personnelles (*contagion mentale*).

D'autre part, cette réflexion est fondée sur une enquête qualitative (Mucchielli, 2009) ayant permis de recourir à l'approche inductive et à l'observation participante passive. Cette dernière menée entre août 2016 et février 2017, fut nécessaire pour capter les représentations des populations-électeurs dans plusieurs quartiers des communes de Libreville et d'Akanda, durant le processus électoral et postélectoral de 2016.

La transcription des données recueillies (sans modification), leur traitement à travers la méthode de l'analyse de contenu par la triangulation des mots et des expressions similaires du corpus, a permis de dégager, par l'inférence,

des représentations dichotomiques classées en deux groupes : celles des partisans et celles des non-partisans. Ces représentations seront intégrées progressivement dans l'argumentation, en préservant l'identité des auteurs, dans le respect de l'éthique de la recherche.

Pour y arriver, l'analyse est scindée en trois parties. D'abord, les représentations sociales des élections présidentielles par les partisans et les non-partisans (I). Ensuite, les représentations de l'accueil de la défaite électorale par ces deux catégories d'acteurs (II). Enfin, le changement des représentations chez les partisans résultant des chocs au cœur de la défaite électorale (III).

I/ Les élections présidentielles : entre représentations pessimistes et optimistes

Au Gabon, les élections présidentielles sont marquées par un engouement des populations-électeurs dans la mesure où le marché électoral offre à celles-ci de bénéficier des ressources matérielles et financières des entrepreneurs politiques (Bissue Bi-Nze, 2019). Si la victoire d'un candidat et la défaite d'un autre sont comprises comme un des principes de la démocratie électorale ; dans le cas de la défaite, les représentations sociales s'expriment différemment entre les partisans et les non-partisans. Ceci est fondé sur leurs représentations des présidentielles, entre le pessimisme des non-partisans (A) et l'optimisme des partisans (B).

A. Les représentations pessimistes des élections présidentielles par les non-partisans

Les populations non-partisanes se définissent dans notre analyse par trois caractéristiques, à savoir : elles sont désintéressées par la politique ; elles ne votent pas ; elles n'envisagent aucune surprise lors des présidentielles. Pour elles, l'élection présidentielle est un simulacre (1), car le résultat final du scrutin demeure favorable au candidat sortant (2).

1. L'élection présidentielle est un simulacre

En se basant sur nos données de terrain, il ressort que les non-partisans critiquent négativement l'élection présidentielle. Ils comprennent qu'elle fait partie des critères de la démocratie, mais estiment qu'elle est une parodie, à l'observation de la présidentielle de 1993 (John-Nambo, 1994).

La transparence annoncée dans les processus électoraux de ce type (présidentielles) est contrastée, surtout lorsqu'ils entendent contextuellement, qu'un ministre de l'Intérieur (Pacôme Moubelet-Boubeya en 2016) aurait affirmé qu'il ne peut pas organiser une élection dans laquelle un candidat de l'opposition sortirait vainqueur. Ces mots sonnent comme un aveu, qui traduit la maxime selon laquelle « on n'organise pas d'élections pour les perdre ».

Pour les non-partisans, c'est la confirmation de leurs perceptions de ce qu'ils qualifient de simulacre, l'élection présidentielle. Leur expérience de plusieurs années d'observation des présidentielles les poussent à cette conclusion.

La réalité psychique des non-partisans s'est construite lors des élections présidentielles de 1993, 1998, 2005, 2009, au cours desquelles les réalités sociopolitiques ont influencé leurs pensées. Ils constatent, qu'après les contestations électorales viennent souvent les accords politiques (Paris, 1994 ; Arambo, 2006).

Le lien qu'entretiennent les non-partisans avec ce contexte social susmentionné, constituant leur espace transsubjectif, est fait d'un ensemble de croyances et de convictions partagées et de représentations de la réalité sociale qui leur sont externes. Soulignons que l'opinion des non-partisans fut influencée par les victoires récurrentes du candidat du parti au pouvoir.

Ceci explique les propos suivant : « les résultats de l'élection présidentielle sont connus d'avance : ils demeurent en faveur du candidat du PDG. Pourquoi encore voter », notamment lorsque le pays « ressemble désormais à une monarchie élective, mieux, à une vraie démocratie matrimoniale avec constitution d'oligarchies rentières concurrentes, se disputant, à l'intérieur des appareils, une place aux sommets de l'État » (Moudounga Mouity, 2016, 16).

2. Le résultat final du scrutin demeure favorable au candidat sortant

Le résultat des élections est un autre aspect sur lequel les non-partisans construisent leurs représentations des présidentielles. En 2009, le fait que le candidat André Mba Obame (AMO) – ancien ministre de l'Intérieur –, dans plusieurs de ses meetings ait affirmé qu'il « savait comment les choses se passent », il aurait la clé du système et « leurs manœuvres ne pourront pas aboutir », interpelle une fois de plus les populations non-partisanes. Si ces paroles fascinent les partisans, elles raisonnent comme un choix rationnel à l'abstentionnisme électoral pour les non-partisans.

Parmi les raisons de cet abstentionnisme revient la perception critique, voire obsessionnelle, de la récurrence des résultats en faveur du candidat sortant lors des présidentielles susmentionnées. C'est une donnée politique qui s'inscrit durablement dans le fond abyssal des représentations des populations non-partisanes.

À chaque scrutin et/ou à leur annonce, on peut entendre maintes expressions allant dans ce sens : « Rien ne va changer, c'est le candidat du PDG qui va gagner comme d'habitude » déclare E.A., un non-partisan, à son ami partisan à la station de *Cosmopark,* à la veille de la présidentielle de 2016. Soulignons que depuis 1990, « pour bloquer l'alternance aux sommets de l'État et monopoliser indéfiniment le pouvoir, le parti au pouvoir [PDG] instrumentalise le droit et se sert des institutions républicaines en charge des opérations électorales » (Ndombet, 2015, 20).

Rétrospectivement, pour les populations-électeurs de l'Ogooué-Ivindo, « une terre d'élection convoitée » (Enongoué, 2019, 285-287), ces deux observations sont chargées de sens, surtout que certaines assertions faites par les membres du PDG lors des rencontres avec les populations y convergent. À la présidentielle de 2009, lors d'une causerie politique au quartier Evoungha (dans la commune de Makokou), un membre du bureau politique de ce parti pouvait dire : « Les gens de l'Ogooué-Ivindo, ne faites pas le mauvais choix de voter un autre candidat, car je peux vous assurer que nous avons déjà gagné. Si vous faites le mauvais choix, notre province sera encore oubliée dans les projets de développement ».

Si cette déclaration semble être un acte de langage pour booster les populations-électeurs, pour les non-partisans, elle renforce leur pessimisme vis-à-vis des résultats du scrutin. Pour eux, le vote ne saurait renverser la donne, car la certitude avant le scrutin du résultat des élections est un indicateur d'une fraude électorale en préparation (Dawson, 2022, 793). Sauf que leurs représentations des présidentielles diffèrent de celles des partisans.

B. Les représentations optimistes des élections présidentielles par les partisans

Dans cette réflexion, les partisans englobent trois groupes : ceux qui participent au scrutin ; ceux qui sont membres d'un parti politique et soutiennent un candidat ; ceux qui ne sont pas membres d'un parti et qui ne votent pas (pour des raisons judiciaires, administratives, personnelles, etc.), mais ont une préférence pour un candidat. En un mot, pour une clarté analytique et compréhensive, les partisans sont les supporteurs des candidats opposés au candidat sortant.

D'emblée, les partisans croient aux élections présidentielles. Ils prennent les expériences des présidentielles passées comme des moments d'apprentissage, qui leur ont permis de voir leur dynamisme. Dans ce sens, ils enregistrent une évolution de leur effort à travers les résultats des candidats malheureux qu'ils soutiennent. Si AMO obtint 25,88 % des suffrages (41,79 % pour Ali Bongo) à la présidentielle de 2009, Jean Ping lui, sortira avec 47,24 % des votes (50,66 % pour Ali Bongo) à la présidentielle de 2016.

Quoique ces scores n'aient pas changé la donne au sommet de l'État, ils permettent aux partisans de prendre conscience que l'élection présidentielle est un moment important d'affirmation partisane (1). Il faut y croire pour espérer une alternance politique (2).

1. **L'élection présidentielle est le temps de l'affirmation partisane**

Les partisans estiment que l'élection présidentielle est un moment durant lequel il faut démontrer son engagement. Pour G.M., un partisan : « C'est le temps propice de l'engagement politique dans la mesure où il y a urgence au sommet de l'État ». C'est le temps du renouvellement de la magistrature suprême. Ce sont les décisions que prendra le nouveau président qui vont rythmer la vie politique, sociale, économique, donc, elles toucheront le Gabonais lambda, qu'il soit apolitique ou pas. Les partisans conçoivent les élections présidentielles dichotomiquement aux non-partisans.

Lors des présidentielles, l'engagement des partisans prend plusieurs formes : voter le jour-j ; mobiliser des personnes pour assister au meeting ; voter pour un candidat ; distribuer des gadgets d'un candidat avant ou après un meeting ; véhiculer des messages dans le modèle propagandiste de la communication politique à travers divers canaux (prospectus, communiqués, affiches, publicités, etc.) ; décrédibiliser les candidats qu'ils ne soutiennent pas au profit de leur candidat lors des causeries dans divers lieux, afin que les personnes qui les écoutent aient un regard bienveillant envers leur candidat.

Ainsi, dans le cadre du temps de l'affirmation, l'engagement pour le partisan renvoie à passer à l'acte, à la concrétude de son soutien dans l'espace public, physique ou virtuel (réseaux sociaux). Qu'on participe au scrutin ou pas, l'élection présidentielle est le temps de la prise de position dans le débat public pour permettre une classification entre les partisans, qui s'inscrivent dans une « logique de revendication, de défense d'un intérêt matériel ou d'une "cause" » (Neveu, 1996, 9).

Pour les partisans, la vision pessimiste de la présidentielle des non-partisans pourrait influencer négativement les personnes encore dubitatives. On se retrouve dès lors, face au combat entre l'optimisme des uns et le pessimisme des autres. Si les partisans sont optimistes, ils refusent ce qu'ils considèrent comme une critique non fécondante : la qualification des présidentielles de moment de théâtralité. Pour les partisans, l'élection présidentielle suscite l'espoir d'une alternance politique.

2. **L'élection présidentielle est le temps de l'espérance d'une alternance politique**

Les partisans espèrent toujours à un changement lors des élections présidentielles. L'espoir est un sentiment positif qui pousse les partisans à agir avec une certitude que « c'est le moment du changement ». L'espoir les amène à transposer leur désir d'une victoire possiblement subjective en réalité plausiblement objective et à faire de leurs représentations, la flamme de leur engagement. Dans cette perspective, l'espoir se présente comme une quête politique, une recherche de satisfaction symbolique : l'alternance politique à la présidence de la République gabonaise.

C'est pourquoi, à chaque présidentielle, les partisans estiment que c'est le temps de l'alternance politique. C'est d'autant plus vrai, en ce sens que les candidats qu'ils supportent le leur font croire : en adoptant des postures politico-messianiques (Bernault et Tonda, 2009, 22), le cas d'André Mba Obame en 2009, un « Moïse (le candidat AMO) qui vient délivrer le peuple juif (la population gabonaise) » ; en martelant qu'ils ont un carnet d'adresse (Jean Ping en 2016), qui garantira leur victoire même si fraude il y a, etc.

Ces données, enregistrées par les partisans, façonnent leurs perceptions de la réalité, qu'ils considèrent comme une vérité. À la fin du scrutin, vient le temps des consolidations des représentations sur les élections présidentielles en général et sur la présidentielle de 2016 en particulier. Les partisans et les non-partisans font face à la défaite.

II/ Les attitudes face à la défaite électorale : les représentations du ressenti

Les attitudes renferment trois aspects : les comportements, les émotions et les croyances. Elles interagissent permanemment dans l'univers des représentations sociales. Face à la défaite électo-

rale et à sa réception, son ressenti et son expression au sein des populations-électeurs, il émerge plusieurs attitudes observables après la proclamation des résultats jusqu'à la crise postélectorale. Sous l'angle de la temporalité, nous verrons que les attitudes des non-partisans (A) et celles des partisans (B) sont différentes dans leur rapport à la défaite électorale.

A. Les attitudes des non-partisans

Du court au long terme, les non-partisans qui banalisent la défaite électorale, estiment que celle-ci fait partie du processus normal des élections (1). Elle ne concerne que le candidat battu (2). Les représentations des non-partisans corroborent cette observation de Louault selon laquelle : « la politique procure des plaisirs éphémères […] ainsi que des souffrances dont on préfère éviter de parler. Pourtant, la souffrance n'en est pas moins une réalité de la compétition politique » (2006, 78).

1. La banalisation : la défaite est dans le processus normal des élections

Lors des élections présidentielles, la fin du scrutin est sanctionnée par la victoire d'un candidat et la défaite d'un ou des autres. Au Gabon, que l'on s'arrête à la commission électorale (2016) ou que certains candidats saisissent la Cour constitutionnelle, le verdict est le même : un seul candidat est déclaré vainqueur selon le principe de la majorité (Bissue Bi-Nze, 2019, 205).

La défaite électorale se présente pour les non-partisans comme une normalité. Cette catégorie de la population ne manifeste pas un sentiment d'empathie pour le(s) candidat(s) battu(s) ou de frustration vis-à-vis de la défaite. Ils sont plutôt animés par le sentiment de banalisation. On distingue chez les non-partisans une forme de détachement face aux émotions diverses émergentes dans la sphère sociale d'expression de la défaite électorale : « qui gagne, qui perd, ça ne me concerne ».

Les populations non-partisanes ne se laissent pas influencer par les actions qui gravitent autour du périmètre des candidats battus. Les non-partisans évoquent le passé pour consolider leur vision de la défaite. Par exemple, ils disent qu'en 1993, le candidat du Rassemblement national des bûcherons (RNB), Paul Mba Abessole fut défait. Ce fut le cas du candidat de l'interposition, feu André Mba Obame, en 2009 – et plus tard du candidat du Front uni de l'opposition pour l'alternance (FUOPA), Jean Ping, en 2016.

Les non-partisans font appel à leur expérience et à l'histoire. Ceci parce qu'ils partagent avec celles-ci une sensibilité subjective qui fait abstraction du monde réel dans lequel ils vivent et qui les entoure. Ils ne souhaitent pas vivre la défaite électorale parce qu'ils estiment qu'elle ne concerne que le candidat battu.

2. L'auto-exclusion : La défaite électorale ne concerne que le candidat battu

« La défaite est orpheline et la victoire est collective » (Moudounga Mouity, 2016, 179). Cette assertion est une lapalissade pour les non-partisans, qui ne se voient pas en train de subir les effets de la défaite. Pour eux, la défaite électorale est exclusivement celle du candidat. C'est le moment pour lui de s'interroger sur son avenir politique et sur les possibilités de rebondir sur l'échiquier politique national.

La défaite ne s'inscrit pas comme une préoccupation pour les non-partisans. Ils font un déni du gagnant et du perdant à la fin du processus électoral. Ce qui les intéresse, c'est non pas qui est ou devient président, mais la satisfaction de leurs besoins sociaux. Dans leur univers de représentations, à chaque élection présidentielle, le vainqueur est connu et le vaincu devrait l'accepter. Ce dernier doit faire face au temps de solitude politique, « souvent brouillé, menaçant, hostile, cruel, un temps destructeur » (Thuillier, 1992, 155).

Le raisonnement de la population non-partisane est que les situations d'échecs arrivent à tout le monde dans la vie, chacun doit les gérer à sa manière. Comme s'exclame A.D., un non-partisan : « Pourquoi vais-je souffrir pour un candidat [Jean Ping] qui ne me connaît pas et ne changera pas ma vie misérable ! ».

Les non-partisans pensent que le candidat battu doit affronter seul, la réalité de la défaite, tout comme lui, il affronte les difficultés de la vie.

Un autre non-partisan, S.G. dit : « Ping a perdu, il paraît que ses comptes bancaires sont bloqués, mais est-ce qu'il mène la même vie que moi ! Ce sont eux qui sont à l'origine de tout ce que nous vivons, il doit aussi accepter ce qui lui arrive. À chacun ses combats ». C'est cette conception qui canalise le champ des représentations des non-partisans. Subjectivement, il rejette une défaite collective, mais objectivement, il voit une défaite individuelle, celle du candidat de premier plan. Les partisans ne sont pas de cet avis.

B. Les attitudes des partisans

Les partisans ne peuvent être indifférents face à la défaite du candidat de premier plan, défaite qu'ils perçoivent comme un arrêt momentané de leurs espoirs. À court terme, ils manifestent cette défaite par la contestation des résultats (1) et par la frustration (2).

1. La négation des résultats électoraux

Le verdict des urnes est un moment propice qu'attendent les partisans. Ils n'imaginent pas le candidat qu'ils soutiennent perdre, surtout avec la technique de compilation des résultats par bureaux et centres de vote, circonscriptions électorales, etc., mis en place par les quartiers généraux des candidats, notamment celui du candidat du FUOPA, Jean Ping. Dans cette logique, les représentants des candidats fournissent progressivement les premiers résultats avant le verdict de la Commission électorale nationale autonome et permanente (CENAP).

À la présidentielle de 2016, les tendances donnaient Jean Ping vainqueur. D'ailleurs, d'autres candidats ayant participé à cette élection l'ont félicité, notamment Bruno Ben Moubamba, de l'Union du peuple gabonais (UPG). Dans ce contexte, Ping s'est autoproclamé nouveau président.

Mais, la réalité est tout autre. Si son annonce s'appuyait sur les tendances des résultats de huit provinces (sur les neuf que compte le Gabon), il manquait les résultats du Haut-Ogooué, province natale du candidat sortant, Ali Bongo Ondimba (ABO), fief électoral en faveur des candidats du PDG (Enongoué, 2019, 283) qui feraient la différence. Le 31 août 2016, la CENAP rendu le verdict des urnes : Jean Ping n'est pas le vainqueur, c'est ABO qui est élu.

Le premier obtint 172 128 voix (48,23 %) et le second 177 722 suffrages (49,80 %). Très vite, les résultats sont contestés et les partisans crient à la fraude (Aterianus-Owanga et Debain, 2016, 173). Les contestations des partisans sont fondées sur un ensemble d'éléments, notamment une seule province, le Haut-Ogooué, est à l'origine de ce résultat avec 71 667 votants.

La perception de la défaite change du point de vue des partisans. Tous refusent ce résultat. Ils sont unanimes et voient les choses de façon identique : « La machine PDG a encore frappé » pouvait dire humoristiquement un non-partisan à son ami partisan, qui croyait à la victoire de Ping. La fraude par le truquage et la manipulation des résultats (Souaré, 2017, 113) est indexée pour qualifier ce renversement de situation. En faisant une négation des résultats, les partisans n'acceptent pas la défaite.

Les partisans développent une protection psychosociologique individuelle et collective de la défaite comme échec et comme perte. Ils affirment : « notre candidat [Ping] n'a pas échoué, on l'a fait échouer ; notre candidat n'a pas perdu, on a donné à Ali sa victoire ». Cette autoprotection montre une structure cognitive partagée (Moliner, 2015, 17) par ces derniers face à la défaite électorale. Faire le déni de la défaite du candidat qu'ils supportent est l'opération à court terme que font les partisans en extériorisant/manifestant leur colère.

2. La frustration

Les partisans estiment que la défaite du candidat qu'ils supportent est aussi la leur et ils l'expriment de diverses manières. La défaite crée en eux plusieurs sentiments, à l'exemple de la frustration. Ils ne peuvent s'empêcher de la manifester ouvertement, c'est le temps de la crise,

moment particulièrement violent et une étape importante pour observer la gestion de la défaite par les partisans, en ce sens que « le jeu politique n'est intéressant que lors des crises [qui révèlent] le fort et le faible des uns et des autres » (Thuillier, 1992, 172).

Les émotions qu'expriment les partisans sont internes et externes. Autrement dit, elles suivent un processus de production intérieure de sentiments négatifs, dont la frustration, qui s'externalisent par la violence. Intérieurement, les partisans génèrent une répulsion du candidat élu, estimant qu'il ne mérite pas cette victoire, comme l'avance P.N., un partisan : « Ali Bongo n'a pas gagné, c'est Ping et tout le monde le sait, malgré les résultats qui ont été changés ».

Ainsi, seuls et surtout en groupe, les partisans sont outrés par la tournure des événements. L'optimisme fair-play de départ fait place à l'optimisme vindicatif et accusateur, renvoyant à une perception négative des instances chargées d'organiser l'élection présidentielle. La maturation rapide et parfois synchronique de cette perception se matérialise par la violence.

La violence que manifestent les partisans s'extériorisent, entre autres, par des injures, des affrontements avec les forces de l'ordre, la destruction de biens publics meubles et immeubles, à l'exemple de l'Assemblée nationale qui fut ravagé par un incendie (Aterianus-Owanga et Debain, 2016, 157). Au fil du temps, les partisans finissent par ne plus revendiquer la victoire du candidat battu. On entre dans une autre ère, celle du vécu de la défaite.

III/ Les chocs au cœur de la défaite électorale : le changement des représentations

Au centre de la défaite se trouve plusieurs chocs, qui se manifestent dans deux temporalités. D'une part, le choc sociologique à moyen terme (A) et, d'autre part, le choc psychologique à long terme (B). C'est à travers ces chocs que nous analysons le vécu de la défaite électorale chez les partisans.

A. Le choc sociologique

« Le chien qui aboie ne mord pas » est un adage populaire renvoyant dans le cadre de la défaite électorale, à la réalité que les candidats qui contestent les résultats de l'élection présidentielle, ne font rien d'autres que se plaindre (discours, causeries politiques, etc.) au même titre que les partisans. À titre d'illustration : en 2009, le fait que feu André Mba Obame, soutenait qu'il *connaît bien le système*, les partisans estimèrent qu'il ferait tout pour être président : ils ont été déçus.

En 2016, en voyant la détermination de Jean Ping, ils se disaient que ce dernier ne ferait pas la même erreur que Mba Obame : ce fut une autre désillusion. Au fil du temps, les partisans ont dû se confronter à la réalité : Ali Bongo Ondimba est le président, les candidats vaincus sont en train de consommer leur défaite. Ainsi, à moyen terme, deux sentiments font surface : le désaveu du candidat battu (1) et le désespoir d'une alternance politique (2).

1. Le désaveu du candidat battu

Si nous considérons l'élection présidentielle comme un champ de bataille, la victoire est alors complexe. Elle se distingue « par sa nature stratégique, sa portée décisive et par la force de son symbole » (Brustlein, 2018, 26). Elle permet au candidat gagnant, de se prévaloir que la stratégie adoptée fut la bonne, de même qu'elle légitime les décisions prises. Être victorieux, remporter la présidentielle, c'est le symbole de sa force politique, nonobstant les pratiques utilisées.

Or, étant son contraire, la revendication est un sentiment de contestation d'une personne ou d'un groupe de personnes qui disputent un droit. Elle est jouissive lorsqu'elle produit des résultats positifs. Mais, lorsqu'elle suit un processus de refroidissement – comme une eau : chaude au début, tiède, puis froide – de la flamme contestataire, elle vire à la reconnaissance de la défaite par les partisans, sans jamais l'exprimer ouvertement dans le cas des présidentielles de 2009 et de 2016.

La revendication finit par devenir négative et amène au désaveu du candidat battu par les partisans. À moyen terme, les partisans se trouvent dans le temps de la remise en cause. Ils reconsidèrent la défaite et l'attribut au candidat (Pacześniak, Bachryj-Krzywaźnia et Kaczorowska, 2022, 42) qui n'a pas su prendre les bonnes décisions : c'est le désaveu.

Le choc sociologique créé par la défaite conduit à moyen terme le partisan à se questionner sur son engagement, ses choix, ses bons et/ou mauvais calculs. Il se remémore ici la vision globale des présidentielles que lui a donnée le non-partisan : « rien ne changera et le résultat sera toujours le même ». Le désaveu est une condamnation du candidat et une reconnaissance qu'il a perdu l'élection présidentielle.

On fait de la défaite un épisode de test de la détermination politique du candidat et de vérification du respect de ses propos lors des meetings. André Mba Obame pouvait dire : « J'ai scellé un contrat avec le peuple gabonais, j'irai jusqu'au bout » et Jean Ping affirmait qu'il a pris un engagement « devant le peuple gabonais d'aller jusqu'au bout », d'aller avec le peuple gabonais « jusqu'au triomphe de la vérité des urnes ». Sauf que ces deux candidats de premier plan qui ont été battus ont une conviction différente de celle des partisans, qui se transforme en désespoir momentané d'une alternance politique.

2. Le désespoir d'une alternance politique

L'entrepreneur politique qui perd une élection ne parle pas en termes de désespoir, mais d'espoir futur, car il fera son autocritique et explorera toutes les options pour rebondir et/ou se maintenir sur la scène politique. Quant aux partisans, ils sont désenchantés. Ils commencent à ne plus croire à une plausible alternance politique par les urnes. Leur désespoir marque un premier point de rupture avec la frustration qu'ils manifestaient à court terme. Les émotions des partisans changent : elles se transforment de la violence à la paix et de la révolte à l'adoucissement.

Dans le challenge entre ses émotions au cours duquel, celles liées au découragement prennent le dessus, les partisans sont face aux bifurcations de la défaite, entre continuer d'espérer comme le candidat perdant ou s'arrêter et le laisser dans son combat qui n'est plus le leur. Pour les partisans, la défaite électorale représente le bouleversement d'un idéal (l'accès au pouvoir de leur candidat), leur optimisme de départ s'effondre. Ils renoncent momentanément au rêve d'une alternance politique, ils envisagent d'abandonner la lutte parce que les jours, les mois, voire les années ne font que passer et toujours rien de concret.

C'est une période trouble pour eux. Si la réalité (la défaite électorale) se donne à voir comme contraste (on revendique, car rien n'est encore perdu) et espoir d'une incertitude (le candidat malheureux pourrait être déclaré président), la vérité, elle, vient à l'esprit comme une certitude d'un espoir évanescent. Le moral des partisans est à ce moment impacté, ce qui les amène à réexaminer leur rapport à la défaite électorale à long terme.

B. Le choc psychologique

Appelé aussi choc émotionnel, le choc psychologique provient d'une situation traumatique, qui surabonde les facultés psychiques d'une personne sans qu'elle puisse gérer ses émotions. Il entraîne une temporalité de chaos dans la sphère psychologique du sujet pensant. Ainsi, les perceptions de ce dernier sont commandées par la douleur et le mal qui l'accable. Il vit cette douleur comme une torture. La défaite crée chez les partisans à long terme, un traumatisme passager inconsciemment dans la mesure où ils se rendent compte que finalement, le candidat qu'ils supportent officiellement et/ou officieusement est vraiment battu, il ne sera pas président – du moins pour le mandat qu'il revendique. Dans ce sens, la défaite est perçue et se vit comme un décès (Shaffir et Kleinknecht, 2022, 2).

D'abord, c'est le décès de l'espérance à un changement au sommet de l'État. Ensuite, c'est le décès de l'illusion d'une rupture de gestion du pays par le parti dominant, le PDG. Enfin, c'est le décès de croire que les opposants pourraient

accéder à la magistrature suprême devant le candidat sortant. À l'observation des faits, la résignation volontaire d'une lutte infructueuse (1) et l'acceptation des résultats de l'élection présidentielle (2) deviennent des solutions.

1. La résignation volontaire d'une lutte infructueuse

> « En 1993, c'est Mba Abessolo qui avait gagné, mais Bongo, encouragé par Mboumbou Miyakou et les autres, a été maintenu. C'est la même chose en 2016, Ali voulait partir et certains cadres du PDG l'ont presque lâché, mais un petit groupe, a tout fait pour qu'il reste ».

Les paroles de ce genre sont nombreuses. Elles découlent d'un savoir socialement construit, qui repose sur les rumeurs politiques (Aldrin, 2005). Et, mieux, sur la post-vérité, l'opinion de certaines personnalités politiques, voire une instrumentalisation de l'opinion publique à des fins politiques (Monnier, 2009, 451-453). D'où Bourdieu affirme que « l'opinion publique n'existe pas ». C'est une opinion construite et influencée par un groupuscule d'acteurs qui cherche à véhiculer certaines informations, sans laisser les populations forger leurs opinions.

Si l'opinion favorisée par l'entourage du candidat battu est dominante dans la phase de la contestation, dans celle de la résignation, c'est l'opinion de l'entourage du candidat vainqueur qui l'emporte. Le partisan réajuste ses représentations, car la lutte qu'il mène depuis quelques mois est infructueuse, c'est le moment d'abandonner, de la résignation volontaire face à la victoire incertaine.

La résignation est la renonciation à quelque chose lorsqu'on se rend à l'évidence que nos chances de l'emporter sont moindres. En considérant l'élection présidentielle comme une guerre politique, le partisan se résigne parce qu'il voit que la révolte n'est que fatalité, elle ne lui apporte que des problèmes – emprisonnement, gel de salaire, inscription comme élément hostile au pouvoir sur les fichiers des services de renseignements, menace de mort, etc.

La résignation crée chez le partisan la peur de subir les méfaits du pouvoir en place. Pourquoi va-t-il risquer sa vie pour un inconnu ? Pourquoi devrait-il lutter alors que les enfants et les personnes qui sont plus proches du candidat battu sont confortablement protégés ? Toutes ces questions l'amènent à se dire : « si j'avais su, j'aurais abandonné le combat, car c'est la meilleure solution ». Le partisan a fait sa part, « même si les résultats escomptés ne sont pas à la hauteur ». Il vaut mieux accepter la défaite.

2. L'acceptation des résultats de l'élection présidentielle

Le 25 janvier 2011, André Mba Obame prêta serment et affirma : « Nous y sommes. Prenons nos responsabilités. [...] Nous ne sommes pas plus lâches que les Ivoiriens, nous ne sommes pas plus lâches que les Tunisiens. Alors, l'Histoire est en marche, on y va ». Ces propos qui ont encensé les foules n'aboutirent qu'à un feu de paille. Les conduites des foules dont fait partie les partisans sont rythmées par le sensationnel, l'émotionnel, ce qui charme leurs oreilles et cadre avec ce qu'ils croient et souhaitent. « Je me battrai jusqu'à la mort » disait Jean Ping en juillet 2017, suscitant encore de l'espoir.

Cependant, à long terme, le temps des tergiversations politiques fait place à celui du « réalisme politique », au regard des changements observés au sein des coalitions de circonstances ou des partis politiques. Il n'est plus question pour le partisan de se projeter dans un combat illusoire où le vainqueur exerce la fonction de président de la République gabonaise, en faisant subir au vaincu le traitement qu'il veut (ex : assignation à résidence) ; et le candidat battu continue de revendiquer une victoire que même certains de ses proches l'ont désavoué (ex : René Ndémézo Obiang vis-à-vis de Jean Ping).

L'acceptation des résultats devient l'issue raisonnable. Il ne s'agit plus de questionner leur véracité ou leur falsification, il est désormais question de les voir comme "la vérité des urnes" et "la vérité de la Cour constitutionnelle". La contestation des partisans trouve, ici, l'aboutissement ultime de son processus de refroidissement : l'accepta-

tion. Cette dernière est l'étape de normalisation de la défaite. Les partisans cherchent à se persuader que la défaite soit inévitable dans un duel comme ce fut celui d'Ali Bongo Ondimba et Jean Ping en 2016 ou d'André Mba Obame et Ali Bongo Ondimba en 2009 – même s'il y avait d'autres candidats, les présidentielles citées étaient polarisées autour de ces candidats.

L'acceptation renvoie à cette déconstruction d'une lutte qui s'étiole dans l'émergence des restructurations politiques, des allégeances au vainqueur et des cooptations politiques. L'acceptation prend alors le sens d'avoir perdu du temps dans un combat gagné d'avance. Les partisans réalisent qu'ils se sont laissés entraîner par des supposées stratégies qui leur ont fait perdre, temps et énergie, dans une situation déjà résolue.

Tout compte fait, accepter les résultats par "que faire" devient, pour les partisans, synonyme d'accepter le nouveau président "par dépit". Autrement formulé, accepter les résultats, c'est clore le chapitre du négativisme politique, c'est le temps de l'enterrement. Mieux, accepter les résultats pour les partisans, traduit l'acceptation de la défaite électorale, c'est le moment de faire et de vivre le deuil électoral partisan.

Conclusion

Les représentations sociales sont un savoir particulier et général qui résulte d'une pensée sociale (Jodelet, 1984). Dans le cas des élections présidentielles et de la défaite électorale, les représentations des Gabonais sont constituées de plusieurs éléments (Gaymard, 2021, 49-116). Citons la *communication*. Elle permet d'avoir un code d'échange pour se comprendre et organiser la façon dont ils conçoivent les soubresauts politiques relatifs aux présidentielles. La *reconstruction du réel* est la manière avec laquelle les populations définissent les aspects du processus électoral, l'interprétation qu'elles en font afin de justifier leur agir et/ou leur point de vue. La *maîtrise de l'environnement* renvoie à l'utilisation et à la mise en application des connaissances qu'elles ont de leur milieu de vie dans le but de le maîtriser. Les représentations sociales ont un *noyau dur*. Ce dernier est composé d'un système central d'une part, qui organise les perceptions de la défaite et provient des facteurs historiques, sociaux et idéologiques et, d'autre part, d'un système périphérique des situations quotidiennes entrainant les populations à inscrire leurs représentations dans la réalité présente du verdict des urnes.

Dans le cas des présidentielles, les représentations sociales servent aussi à la mobilisation de la foule autour des centres d'intérêts communs, à la cohésion et à la défense des positions du groupe quel qu'il soit. C'est fort de ce qui précède qu'il faut saisir les représentations sociales des non-partisans et des partisans.

Pour les non-partisans, la défaite est une évidence lors des présidentielles au Gabon, car le pouvoir orchestre habilement celle-ci, en faisant une théâtralisation de la transparence électorale. Comme l'indique une étude d'Afrobaromètre : « Les non-partisans sont moins susceptibles de percevoir une intégrité électorale » (Bratton et Bhoojedhur, 2019, 2).

Pour les partisans, il faut croire à une plausible alternance lors d'une élection présidentielle. C'est l'espoir d'une alternance qui anime les partisans à ne pas envisager la défaite. D'où « le soutien aux élections est fonction aussi bien de l'alternance politique que de la qualité perçue des élections. En effet, l'alternance s'intègre dans les perceptions populaires de la qualité des élections comme la plus grande preuve de ce qu'est une élection de grande qualité » (Bratton et Bhoojedhur, 2019, 3).

Ainsi, les représentations sociales autour des présidentielles et de la défaite électorale au sein de la population gabonaise, sont le produit de facteurs disparates, à la fois sociologiques, psychologiques, historiques et politiques. La marque de ces représentations doit se lire dans l'expression « on va encore faire comment ! », expression qui renvoie à une « désillusion démocratique » (Ondo, 2009, 76).

Lors des élections présidentielles, « on va encore faire comment ! » met la victoire comme variable dépendante du candidat du parti au pouvoir et la défaite comme variable indépendante des can-

didats des partis de l'opposition/indépendants. Cela s'explique par le fait que « le PDG […] s'est résolu […] lors des nombreux processus électoraux, à brider les résultats des scrutins et à rejeter, par conséquent, l'alternance politique au sommet de l'État » (Ndombet, 2015, 15).

L'élection présidentielle de 2023, l'a encore démontré. Un document daté du 27 août 2023 et qui aurait été signé par le président du Centre Gabonais des Élections (CGE), Michel Stéphane Bonda, présenta les résultats suivants pour les principaux challengers : Albert Ondo Ossa 186 654 suffrages (65,02 %) et Ali Bongo Ondimba 83 623 (29,13 %). Ledit document comportait une mention particulière : « Le […] CGE attend les nouvelles consignes quant à la démarche à suivre avant la publication officielle des résultats par voie publique ». Le 30 août 2023, aux environs de 4h du matin, Ali Bongo Ondimba fut déclaré vainqueur avec 64, 27 % des voix contre 30,77 % pour Albert Ondo Ossa. Moins d'une heure après, un coup d'État militaire vint annuler cette élection présidentielle encore remportée par le candidat du PDG.

En bref, cette réflexion a permis de saisir, les représentations des populations-électeurs gabonaises, leurs attitudes et leurs ressentis face à l'élection présidentielle de 2016 et à la défaite électorale. À travers les données de terrain, la psychologie des foules et la théorie des représentations sociales, nous avons mis en exergue une opposition des représentations autour des présidentielles, entre optimistes et pessimistes ; de même qu'une dichotomie au rapport vis-à-vis de la défaite électorale, entre banalisation (non-partisans) et déception (partisans).

Dans ce sens, si les représentations sociales de la défaite font apparaître des narratifs dominants chez les partisans (ex : changement plausible, fraude électorale) et les non-partisans (ex : simulacre d'élection, résultat biaisé), il convient de souligner que le candidat du PDG, Ali Bongo Ondimba, réélu en 2016, fit face à une désaffection populaire observée par le biais de la profusion d'un cyberactivisme national et diasporique. Ce fut la suite logique d'une contestation constante depuis son premier septennat 2009-2016 (Aterianus-Owanga et Debain, 2016, 159-162).

Bien que présentant des limites, car certains aspects n'ont pas été abordés, l'analyse éclaire, en partie, sur trois éléments : 1/ La motivation et la démotivation observées au sein des populations-électeurs lors des présidentielles ; 2/ Le processus de gestion de la défaite électorale par les partisans ; 3/ Le changement des représentations sociales des partisans vis-à-vis des candidats battus. Du côté des états-majors des candidats battus en général et du candidat battu de premier plan (Jean Ping) en particulier, la défaite électorale révèle la fragilité des alliances politiques contextuelles, notamment en période d'élection présidentielle.

Lorsque la revendication d'une « victoire volée » s'enlise dans le temps, le candidat battu qui lui, garde le cap, perd peu à peu certains de ses soutiens de la scène politique nationale. À titre d'illustration : René Ndemezo Obiang qui démissionna du PDG le 28 février 2015, puis rejoignit le FUOPA, fut nommé Président du Conseil Économique, Sociale et Environnementale (2017- 2023) à la suite de la présidentielle de 2016 ; le Président de l'Union du peuple gabonais (UPG), Jean De Dieu Moukagni Iwangou, Vice-président de la Commission juridique de l'équipe de campagne de Jean Ping, fut nommé lui aussi ministre d'État, ministre de l'Enseignement supérieur (2019-2020).

De ce qui précède, il appert que la coalition politique de circonstance, FUOPA, a observé un changement de perspective de certains de ses cadres, malgré la position revendicative continue de Jean Ping. De fait, la défaite électorale est suivie de recompositions du paysage politique et ouvre à d'autres alliances : René Ndemezo Obiang, qui créa le parti politique "Démocratie Nouvelle" (DN) en 2016, revint au PDG par la fusion-absorption de DN par le PDG en avril 2021. Cette manière d'agir des acteurs politiques influence les représentations sociales des populations-électeurs autour du politique, de la politique et partant des élections présidentielles.

Références bibliographiques

Abélès, M. (2005). *L'échec en politique*. Belval : Circé.

Abélès, M. (2007). *Le spectacle du pouvoir*. Paris : L'Herne.

Abric,J-C. (2003). *Méthode d'étude des représentations sociales*. Ramonville-Saint-Agne : Éres.

Aldrin, P. (2005), *Sociologie politique des rumeurs*, Paris : Presses universitaires de France.

Aterianus-Owanga, A. et Debain, M. (2016). Demain, un jour nouveau ? Un renversement électoral confisqué au Gabon. *Politique africaine*, 144(4), 157-179.

Bernault, F. et Tonda, J. (2009). Le Gabon : une dystopie tropicale. *Politique africaine*, 3(115), 7-26.

Bissue Bi Nze, A. (2019). La marchandisation du vote, un moyen de socialisation démocratique au Gabon. *Le Politiste. Revue Gabonaise de Sciences Politiques*, 5, 173-211.

Bombela Bombela, J-D. (Dir.). (2023). *Penser la défaite électorale en contexte africain*. Paris : connaissances et savoirs.

Bratton, M. et Bhoojedhur, S. (2019). *Les Africains désirent des élections transparentes – surtout celles porteuses d'alternance*. Synthèse de politique d'*Afrobaromètre*.

Brustlein, C. (2018). La victoire aujourd'hui, de l'évanescence au dépassement. *Politique étrangère*, 3, 25-37.

Dawson, S. (2020). Electoral fraud and the paradox of political competition. *Journal of Elections, Public Opinion and Parties*, 32(4), 793-812.

Enongoué, F. (2019). Le ciel électoral brille davantage à l'Est. Analyse écologique de la configuration géographique du vote PDG (2008-2018). *Le Politiste. Revue Gabonaise de Sciences Politiques*, 5, 245-289.

Gaymard, S. (2021). *Les fondements des représentations sociales. Sources, théories et pratiques*. Paris : Dunod.

Hastings, M. (2019). Postface. Variations autour de l'Homme défait. Dans Louault, F. et Pellen, C. (Dirs.). (2019). *La défaite électorale. Productions, appropriations, bifurcations* (189-206). Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Howarth, C., Andreouli, E., Kessi, S. (2014). *Social and political representations of participation*. Dans Nesbitt-Larking, P., Kinnvall, C., Capelos, T., Dekker, H. (eds.). *The Palgrave Handbook of Global Political Psychology. Série Palgrave Studies in Political Psychology* (19-38). Londres : Palgrave Macmillan.

Jodelet, D. (1984). *Représentations sociales : phénomènes, concepts et théories*. Paris : Presses universitaires de France.

John-Nambo, J. (1994). Parodie d'élection présidentielle au Gabon. *Politique africaine*, 53, 133-139.

Louault, F. (2006). Coups et coûts d'un échec électoral. *Lusotopie*, 13 (2), 73-90.

Louault, F. et Pellen, C. (Dirs.). (2019). *La défaite électorale. Productions, appropriations, bifurcations*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Moliner, P. et Guimelli, C. (2015). *Les représentations sociales. Fondements historiques et développements récents*. Grenoble : Presses universitaires de Grenoble.

Monnier, F. (2009). De la manipulation de l'opinion publique. *La Revue Administrative* 62(371), 451-53.

Moudounga Mouity, P. (2016). *La sociologie du pouvoir au Gabon : collection de textes politiques à l'usage du public citoyen*. Paris : Connaissances et savoirs.

Mucchielli, A. (Dir.) (2009). *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines*. Paris : Armand Colin.

Myers Gallardo, A. et Louault, F. (2019). Refuser la défaite. La trajectoire contestataire d'André Manuel López Obrador et l'élection présidentielle de 2006 au Mexique. Dans Louault, F. et Pellen, C. (Dirs.). (2019). *La défaite électorale. Productions, appropriations, bifurcations* (57-74). Rennes : Presses universitaires de Rennes.

Ndombet W-A. (2009). *Renouveau démocratique et pouvoir au Gabon (1990-1993)*. Paris : Karthala.

Ndombet, W-A. (2015). Processus électoraux, alternance et violence politique au Gabon (1990-2009). Dans Ndombet, W-A. (Dir.). *Processus électoraux et immobilisme politique au Gabon*. Paris : L'harmattan.

Neveu, E. (1996). *Sociologie des mouvements sociaux*. Paris : La Découverte.

Ngodi, E. (2023). Chapitre III. L'élection présidentielle de 2016 au Congo-Brazzaville : entre contestation électorale et crispation politique. Dans Bombela Bombela, J-D. (Dir.). *Penser la défaite électorale en contexte africain* (pp. 77-114). Paris : connaissances et savoirs.

Omgba Abouga, C. V. et Mballa Onana, P. F. (2023). Chapitre II. Examiner la violence à l'aune de la défaite électorale : une sociologie des incivilités politiques au Cameroun (présidentielles de 1992 et 2018). Dans Bombela Bombela, J-D. (Dir.). *Penser la défaite électorale en contexte africain* (51-76). Paris : connaissances et savoirs.

Ondo, P. (2009). Le "Kongossa" politique ou la passion de la rumeur à Libreville. *Politique africaine*, 115(3), 75-98.

Pacześniak, A., Bachryj-Krzywaźnia, M., Kaczorowska, M. (2022). *Electoral Defeat and Party Change*. Cham : Palgrave Macmillan.

Shaffir, W. et Kleinknecht, S. (2002). Le traumatisme de la défaite politique. *Revue parlementaire canadienne*, 16, 1-10.

Souaré, Issaka K. (2017). *Les partis politiques de l'opposition en Afrique. La quête du pouvoir*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

Thuillier, G. (1992). *Le jeu politique*. Paris : Economica.

Conflits d'intérêts :

L'auteur n'a pas reçu de financement. À ce titre, il déclare qu'aucune organisation ne peut se prévaloir d'une quelconque implication dans ladite réflexion.